Contents Algériens

La fleur des Montagnes



Texte
Rabah Kheddouci

Illustration
Kamel Bettioui

La fleur des Montagnes

Ahmama, reine de la beauté et du ravissement respirant le soleil, est une fille des Aurès. Elle se pavane dans la tenue aux couleurs vives des Chaouïa. Elle vit au cœur des montagnes comme une princesse de verdure, entre deux cours d'eau : la rivière dite " La blanche" et la rivière des Abdi.

Ah ! où sont les princes qui charmeraient du regard l'âme de cette belle et coquette créature ?

Lorsque la nature prend ici toute sa splendeur et qu'alors elle succombe ingénument à l'attrait des Aurès, Ahmama lui adresse des louanges courtoises : « Ô Aurès ! Quelle sainteté ! Quel éclat le créateur a donné à ta terre en cette fête de la nature ! »

Il faut dire que sur cette chaîne de montagnes, on peut lire, comme sur le front de ses habitants, tout un passé témoin d'une civilisation qui remonte au début de l'histoire humaine et qui s'est transmise à nous à travers des récits célébrant la bravoure et les hauts faits des hommes de la région.

Les Aurès sont un monde singulier, fabuleux. De loin, on le voit tel un morceau ? qui illumine et enveloppe le reste du monde avec ses rayons de soleil, la splendeur de sa lune, la lumière de ses éclairs et le souffle rigoureux de son froid. Ceux qui arrivent dans la contrée hésitent souvent à affronter son monde féérique difficile à pénétrer.



Toutes les routes mènent aux Aurès, dit-on. En premier lieu, celle qui arrive par le nord : elle se présente, dans sa partie haute, venant de Constantine, comme au milieu d'un terrain salin. Toutefois, la plus belle est celle qui arrive par le sud : elle offre à la vue de belles palmeraies : grandes oasis qui s'étendent telle une natte brodée jusqu'aux Aurès comme sur un plateau et qui constituent le corps même de Biskra, la fiancée des Bibans.

Quiconque s'aventure dans ses montagnes se trouve ravi par la vue naturelle d'une beauté sublime. La vue des Aurès évoque l'histoire du Sahara. Des roches comme les siennes est né le Sahara. Voici devant nous à présent les sommets des oasis, les reliefs accidentés, les nombreuses rivières ayant généré de véritables paradis enchantés : les palmiers qui, sur les hauts plateaux, forment un rempart pour des forêts d'arbres divers qui s'adaptent aux saisons, se couvrant d'un habit de neige immaculée avec la disparition des rayons solaires.

Durant l'hibernation du soleil, la nature est semblable à un lingot d'or ; chaque endroit équivaut à un autre. La surface de la terre y est partout la même. Dans ses conditions fabuleuses, les bourgs, gardés telles des forteresses de pierres par des murs épais, deviennent des hameaux isolés du monde, suspendus aux sommets de la montagne ou aux flancs des rochers comme dans un repos total.

Dans ce monde-là vivait Ahmama la belle. Elle vivait parmi les belles fleurs, comme un papillon épris de la beauté des champs étendus à perte de vue…



Un jour Ahmama découvrit un œuf étrange. Elle pensa aussitôt le prendre et le conserver comme si elle venait de trouver une véritable fortune. Elle considéra cependant qu'elle devait le transporter à dos de veau, tellement il était gros.

Sans tarder, elle scruta les environs avec circonspection, regardant à gauche puis à droite avant de se précipiter sur l'œuf. Elle le prit, le chargea et s'en alla le cacher entre les rochers.

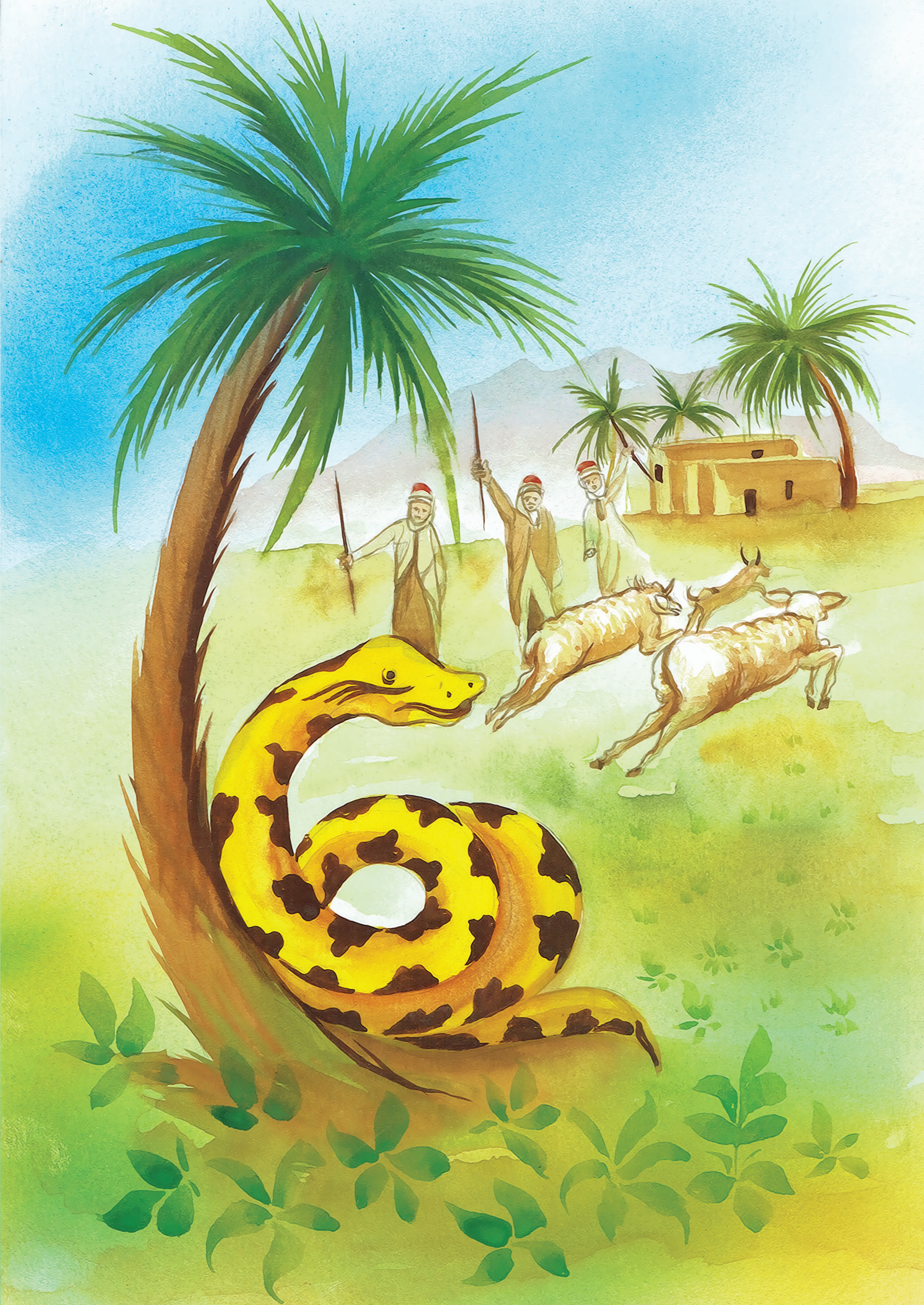
Ah ! Qu'adviendrait-il si l'œuf se brisait et qu'elle apprenait alors ce qu'il contenait ?

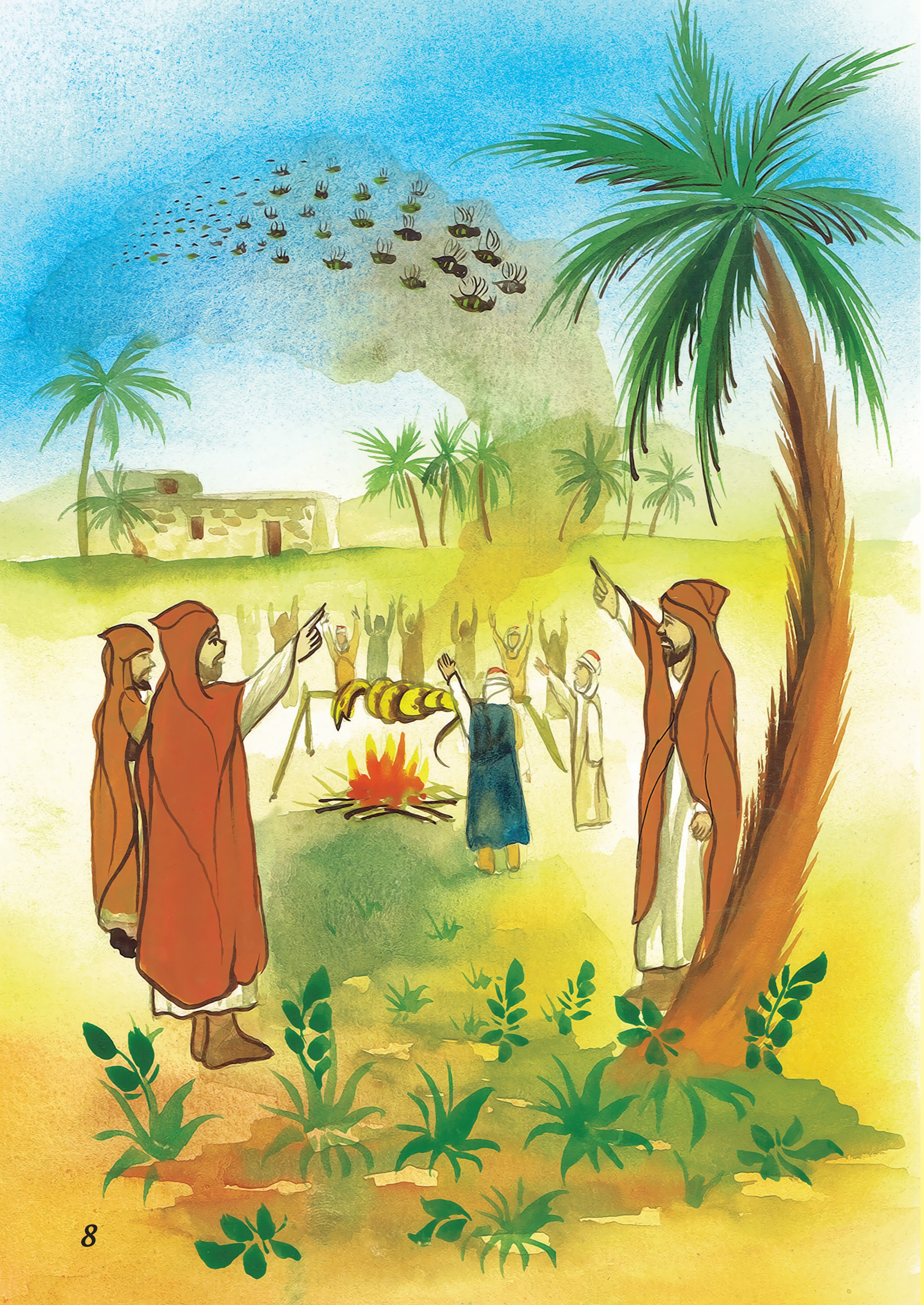
Les jours passaient et Ahmama ne manquait jamais de visiter la cachette. Un matin, l'œuf éclot. Il en sortit un être vivant ressemblant à une vipère.

Au fil du temps, la bête grandissait, jusqu'à devenir gigantesque.

Pour les villageois de la région, elle constituait une menace pour leur sécurité, celle de leurs animaux ainsi que pour leur pâturage. Effrayés et inquiets, ils finirent par s'engager à la combattre par tous les moyens en leur possession.

Après de nombreux assauts, ils eurent raison de la géante vipère. Ils l'étendirent sur le sol : elle ressemblait à un véritable dinosaure terrifiant. Ils décidèrent alors de faire disparaître la carcasse par le feu. Ils préparèrent un grand bûcher de fagots de bois entassés les uns sur les autres ; la dépouille de la bête fut recouverte de branchages secs. On y mit ensuite le feu, dans une ambiance de liesse où les chants des enfants étaient intarissables.



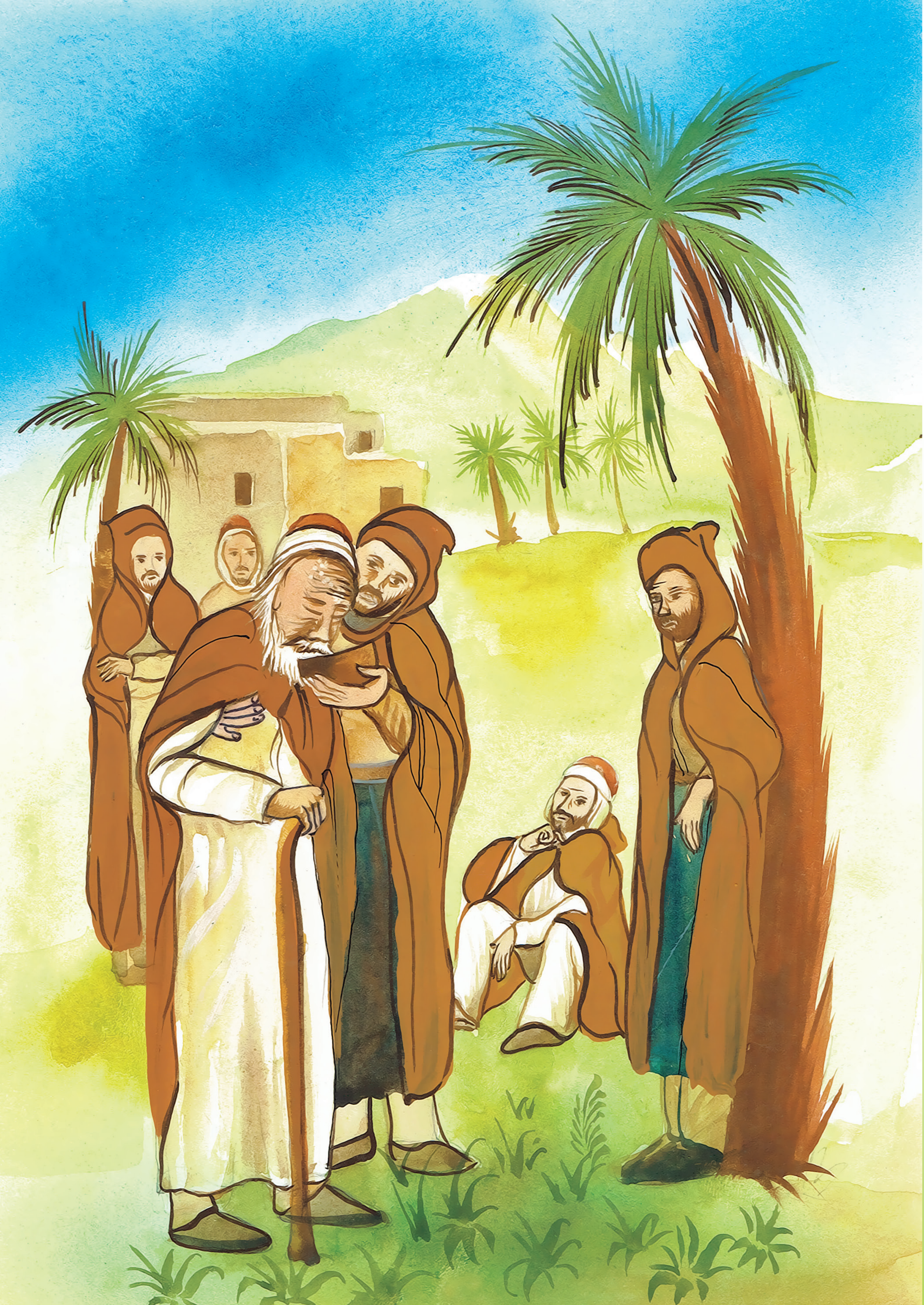


La fumée s'élevait dans l'air, répandant l'odeur âcre de la chair brulée. Subitement l'atmosphère s'assombrit d'une immense nuée d'abeilles : les abeilles arrivaient de toutes parts avant de s'abattre sur la carcasse, dévorant, suçant les quelques parties encore épargnées par le feu.

Quelques jours après, les fleurs de la région avaient perdu leur senteur, et on comprit que le poison de la bête avait été mélangé au miel : c'était la plus grande catastrophe jamais connue par l'homme dans ces contrées. Alors une question hanta les esprits : « Périrons-nous si nous goûtons au miel des abeilles d'ici ? » Partout dans les discussions revenaient sur les lèvres des interrogations sur ce désastre. Les villageois se mirent à réfléchir ensemble à une solution pouvant leur garantir d'éviter l'hécatombe. Même une fois seul, chacun y pensait.

Finalement, au cours d'une assemblée, ils dirent : « Il est nécessaire pour nous que quelqu'un se porte volontaire pour subir, dans sa chair, l'expérience – ô combien incertaine et malheureuse ! – que nous sommes obligés de faire. C'est une question de vie ou de mort pour nous tous. Qui donc voudrait se dévouer à affronter une mort probable qui surviendrait du poison déposé dans les alvéoles des ruches ? Qui consentirait à mettre sa vie en danger ? »

Après un court instant de silence grave et pesant qui sembla avoir duré une éternité, quelqu'un lança : « La solution, c'est le vieux Bourak. C'est à lui que nous devrions administrer le miel de ces abeilles. Le vieux Bourak est en fin de vie ; le malheureux est sur le point de rejoindre l'Au-delà. »



Alors tous, soulagés, poussèrent des cris de satisfaction. L'intervenant reprit : « S'il meurt empoisonné il sera délivré d'une existence pénible, rendue insupportable par une pauvreté atroce et nous aurons, en même temps, réalisé notre expérience et découvert la vérité sur le miel et les abeilles. »

Lorsque le moment de la récolte du miel arriva, les villageois cherchèrent le vieux Bourak. Ils le trouvèrent aveugle, bossu, édenté, le thorax délabré, les cheveux blancs et sans amis.

Le miel fut donc servi à ce pauvre Bourak. Il l'ingurgita. Et tout le monde se mit à attendre la survenue brutale de sa mort. Mais la vie ne voulait-elle pas encore de lui ? La chose que nul n'avait envisagée se produisit : le vieil aveugle recouvra la vue. Dans l'assistance on n'en croyait pas ses yeux ; le vieux lui-même en douta un long moment.

Depuis ce jour-là, Bourak se mit à se transformer : il devint un jeune homme avec des cheveux noirs ; son dos se redressa ; sa bouche se garnit d'une très belle dentition. Le printemps de la vie revint dans son corps comme en un jour de résurrection où il recevait la bonne récompense divine.

Tout le monde, y compris Bourak, en était stupéfié. Il dit : « Dieu a plusieurs soldats dans son miel, et ceci est pour récompenser toute personne qui croit en Lui. » Puis il ajouta : « Il a eu raison celui qui a dit : crains Dieu, tu bénéficieras de ses miracles. »

Les villageois regrettant leur acte envers lui vinrent lui présenter des excuses, excuses qu'il accepta mais difficilement. « Ô bande de criminels, vous avez voulu ma mort », leur dit-il. Ils baissèrent la tête et n'osèrent pas l'empêcher de les maudire encore : « Je demande le prix du sang, selon la loi divine. »

Un des villageois rétorqua, la tête baissée : « Demande-nous ce que tu veux. » Ce à quoi Bourak répondit : « Votre dette envers moi, c'est Ahmama ! Donnez-moi Ahmama, la plus belle des filles, en mariage ! »

Le père d'Ahmama, présent parmi l'assistance, acquiesça de la tête.

Ainsi Bourak fut marié à Ahmama. Le couple s'installa sur le bord de la rivière. De leur mariage naquirent plusieurs enfants qui reçurent le nom de Ouled Abdi.

A mesure que les jours passaient, Ahmama, comme le voulait la nature, flétrissait ; sa beauté se corrompait et son corps subissait l'usure de l'âge. Et l'usage des crèmes et des lotions tirées des plantes qu'elle savait mélanger n'y pouvait rien.

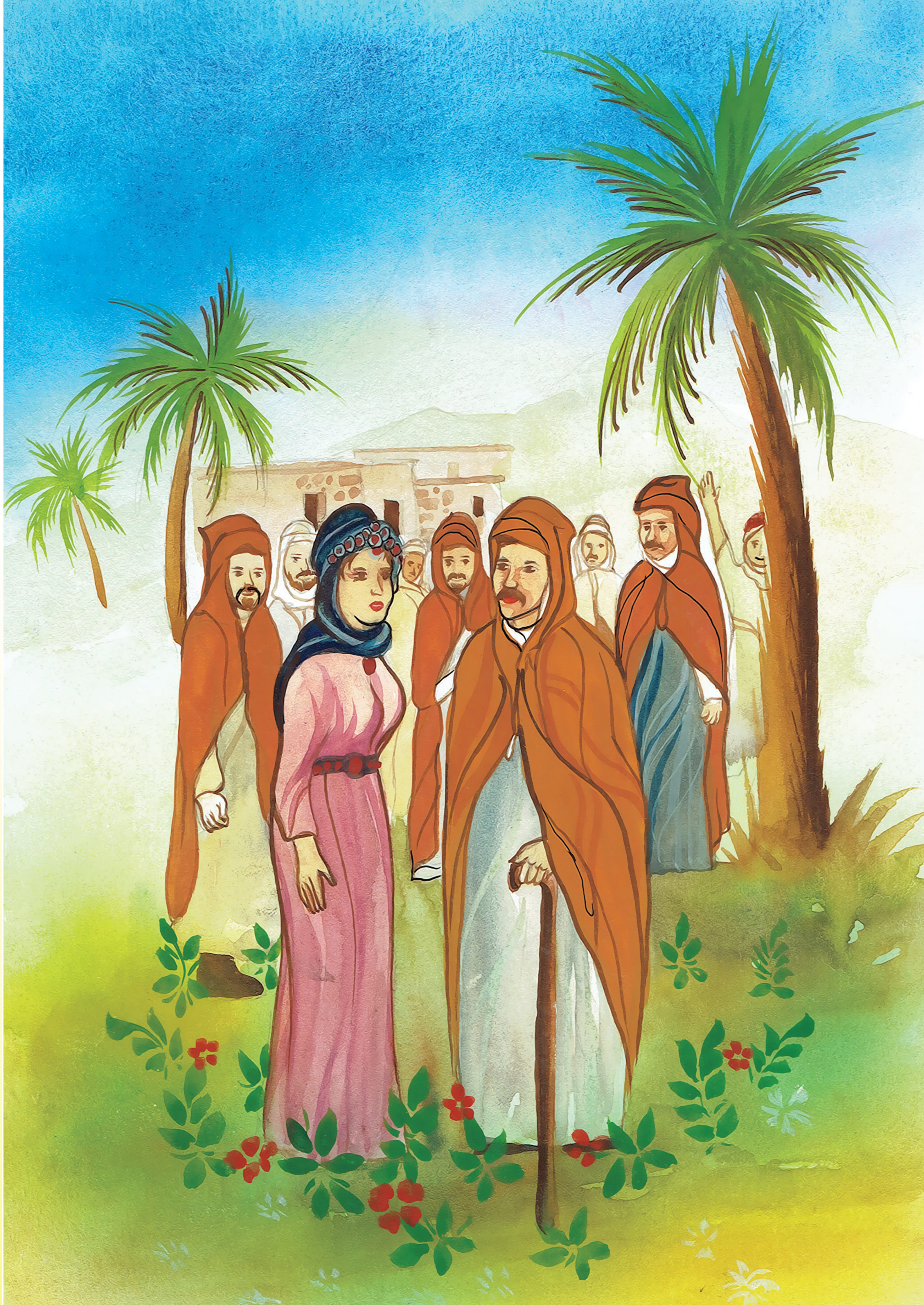
L'inexorable temps est impitoyable : aucun herboriste n'est capable de restaurer ce que le temps a usé. Ahmama vieillissait malgré tout ce qu'elle essayait sur son corps.

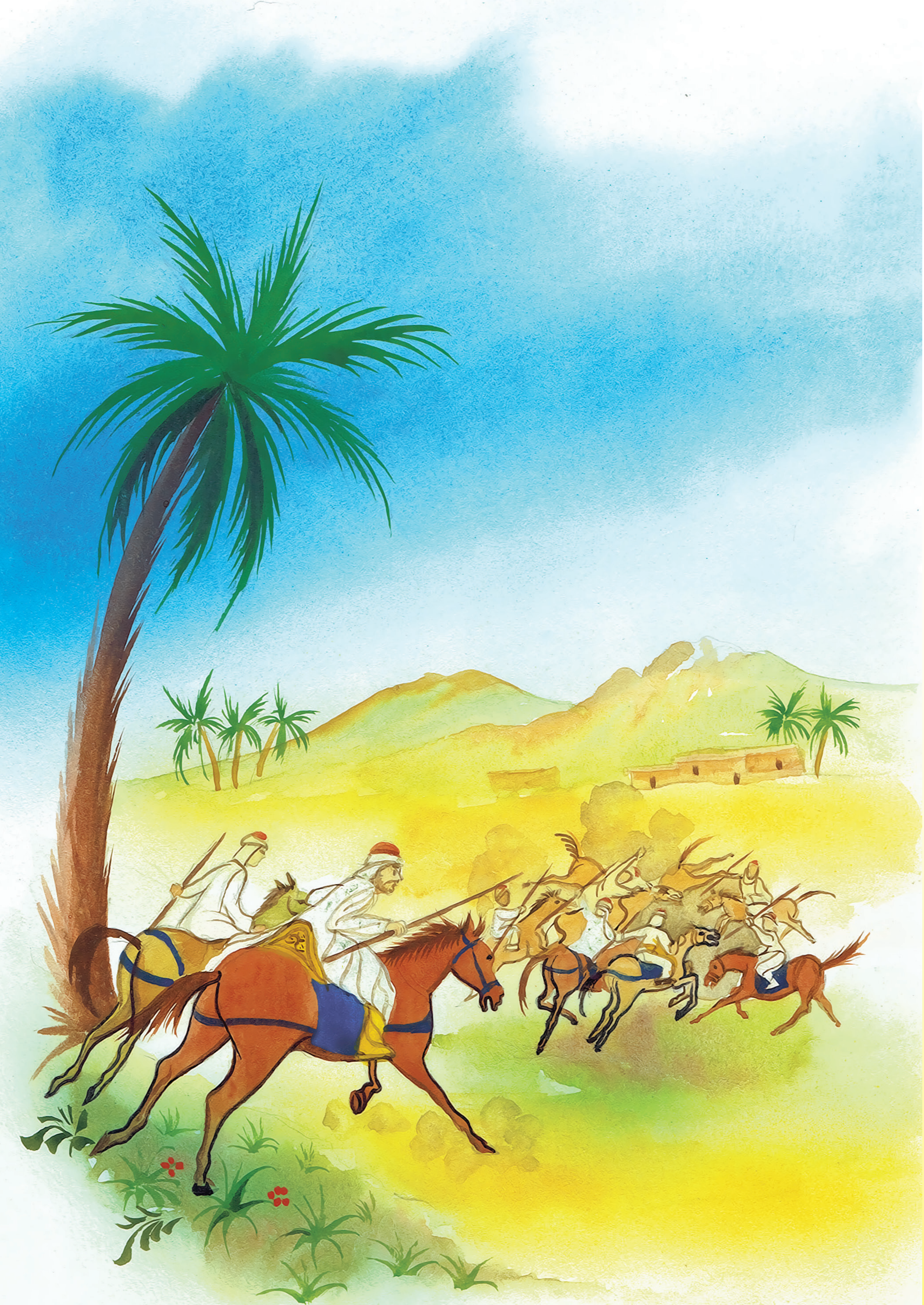
Pendant ce temps-là Bourak n'en finissait pas de rajeunir, jusqu'à avoir la corpulence et la vigueur d'un jeune homme de vingt ans, croquant la vie à pleines dents.

Notre homme, alors étrangement frais, se mit à chercher une jeune fille plus belle que sa femme. Il en trouva une, nommée Touba, qu'il épousa, et se sépara d'Ahmama.

Il s'installa avec Touba, sa nouvelle compagne, sur l'autre bord de la rivière, face à Ahmama et sa progéniture.

De sa liaison avec Touba, Bourak eut aussi de nombreux enfants, auxquels il donna le nom de Touwaba.





Plus tard, bien plus tard, une guerre sans merci éclata entre les frères rivaux des deux bords. Et le grand cours d'eau paisible qui séparait les deux clans allait devenir le témoin naturel de combats fratricides.

Les mères finirent par être de la partie. Le père quant à lui, désorienté et affecté, ne savait quoi faire ni pour qui prendre parti.

Heureusement le temps finit par apporter le calme. Toutefois les deux groupes continuaient à se bouder, tant la fracture entre eux était ressentie dans les profondeurs. Ils restèrent ainsi jusqu'au jour où un peuple étranger, arrivant d'outre-mer, vint les envahir. Les deux clans réalisèrent vite que la seule façon de défendre leur territoire était de s'unir entre eux. Ainsi ils se groupèrent en une seule tribu et firent corps commun pour combattre l'intrus. Les combats furent d'une ampleur telle qu'ils rappelèrent ceux des peuples pour leur indépendance.

Après avoir chassé l'envahisseur, les deux clans revinrent à la raison. L'eau de la rivière purifia leurs cœurs de la haine et des meurtrissures, et la paix s'établit à jamais entre eux qui ne composaient plus qu'une seule tribu d'une même famille.

